

JUGE VIOLAINE CHASTIN  
ENQUÊTES SENSIBLES



L'AFFAIRE  
« MONTAGNES RUSSES »

II



Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

**Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.**

© BLH Éditions – 2024  
7 rue Clément Ader  
56880 Ploeren  
[www.blh-editions.com](http://www.blh-editions.com)

Impressio  
n



Josseli  
n (56)

Dépôt légal : juin 2024

# BERNARD LARHANT

JUGE VIOLAINE CHASTIN  
ENQUÊTES SENSIBLES



L'AFFAIRE  
« MONTAGNES RUSSES »

II





# 1

## **Mardi 4 avril, 22 heures 30, Quartier Teisseire à Grenoble (38).**

Une nuit noire et fraîche s'était abattue sur Grenoble, capitale du Dauphiné, située dans une cuvette, au confluent de deux rivières alpines, le Drac et l'Isère. Un vent qu'on appelait ici la lombarde soufflait dans les rues désertes ; il avait poussé les noctambules à se réfugier dans les bars et les salles de spectacle, car il était annonciateur de pluies sévères. Sur les versants alentour, Belledonne, la Chartreuse, l'Oisans, le Vercors, la Trièves, et surtout la proche colline de La Bastille, les lumières des éclairages publics des villages et cités nouvelles rappelaient que Grenoble se trouvait au cœur d'un bassin de quelque six cent mille habitants. Une cuvette entourée de sommets montagnaux.

Dans une zone moderne du quartier Teisseire — qui tenait son nom d'une fameuse marque de sirop développée dans le secteur —, un groupe de personnes quittait discrètement une salle municipale. Quelques notables qui avaient répondu à l'appel du maire, Philippe Dulac, un vieux renard de la politique, au physique de rugbyman et à la voix de stentor. Une fois de plus, il tentait d'unir les forces vives de la ville

et de la communauté urbaine pour lutter contre la place de plus en plus importante occupée par Sergeï Volodine dans la région. En un peu plus de huit ans, cet apparatchik russe, répertorié au nombre des oligarques qui s'étaient enrichis à la suite de l'effondrement du bloc soviétique, avait réussi à s'infiltrer dans tous les rouages de la vie locale. Il avait investi une partie de sa fortune personnelle, aux origines suspectes, dans l'économie de la région, créant des emplois par centaines sur la métropole, soutenant financièrement les clubs sportifs, les associations caritatives ou culturelles, mais aussi les projets économiques... Le tout sans forcément chercher à faire savoir ses gestes généreux. Un philanthrope, un mécène, un humaniste... De quoi inciter à la méfiance une partie des élus et notables locaux.

Mais qui se cachait exactement derrière cet oligarque que tous appelaient le Tsar ? Nul ne le savait. Les avis étaient très contrastés, entre ceux qui le fuyaient comme la peste et ceux qui lui accordaient une certaine confiance, par intérêt personnel ou ouverture d'esprit.

Sur sa bio, on apprenait qu'il était âgé de quarante-six ans, qu'il était né dans la ville de Samara, située à un millier de kilomètres de Moscou, où ses parents étaient de petits commerçants. De quelle manière était-il devenu riche ? Mystère. On le savait responsable d'une fabrique de gazoducs, au début de sa carrière, avant de se trouver propulsé à la tête d'une compagnie gazière.

Pourquoi avait-il jeté son dévolu sur la France, et plus précisément le Dauphiné ? Que cherchait-il

exactement à Grenoble ? Nouvelle nébuleuse. Ses réponses variaient, selon les interlocuteurs. La qualité du climat, la beauté des paysages, son amour de la France, l'emplacement au cœur de l'Europe occidentale, un vrai coup de cœur... Une réponse différente énoncée avec le même accent de sincérité, teinté d'une émotion apparemment sincère et d'un délicieux accent slave.

Le souci actuel, pour les personnes rassemblées dans la salle du quartier Teisseire, c'était le projet d'implantation d'une station verte de sports d'hiver, sur un versant encore désert des montagnes voisines, pas bien loin de la station de Chamrousse. Un concept ambitieux qui, après avoir séduit les écologistes par ses perspectives novatrices, les irritait désormais. Pourquoi de telles réticences soudaines qui avaient fait boule de neige auprès d'autres élus ? Consignes de Paris ? Données supplémentaires plus précises ? Contexte international délicat ? De ce côté aussi, le plus grand mystère planait, mais les manifestations régulières contrariaient les avancées du projet, notamment dans l'achat des terrains convoités. Pour Philippe Dulac, le maire de Grenoble, comme pour quelques élus et décideurs, la vraie question était de savoir où allait s'arrêter la volonté d'hégémonie du Russe, qui devenait lentement le personnage central de la région.

\*

Boris Gordanov, avocat à Grenoble depuis une quinzaine d'années, spécialisé dans le droit des affaires, était venu davantage en observateur qu'en militant convaincu. En fait, il était assis entre deux chaises. À l'approche de la cinquantaine, ce petit-fils

de Russes blancs, favorables au tsar et éjectés du pays en 1917, cultivait le dégoût et la crainte de ces oligarques qui avaient construit leur fortune en se partageant les richesses de l'empire ainsi qu'une méfiance encore plus grande vis-à-vis du pouvoir en place, que Sergeï Volodine ne portait pas réellement dans son cœur non plus.

Depuis sa plus tendre enfance, Boris avait entendu parents et grands-parents s'en prendre à la nomenklatura qui, sous couvert de servir la révolution, s'était largement servie au passage. Les années avaient passé et, à la sortie du communisme dur, durant la période nommée *perestroïka*, à partir de 1985, les plus opportunistes et intelligents s'étaient construit des fortunes, avec l'aval des nouveaux dirigeants.

Pour Gordanov, Volodine était l'un de ceux-là, adoubé par le Kremlin dont il devait toujours servir les intérêts, même en France, malgré ses coups de griffe réguliers. S'il n'avait pas été dans les petits papiers du Kremlin, Volodine ne serait plus de ce monde depuis longtemps.

Boris Gordanov et son épouse Julya avaient vu d'un mauvais œil Volodine jeter son dévolu sur la région de Grenoble. Si Boris était Russe, Julya était Ukrainienne, fille d'un riche propriétaire de bars et de discothèques d'Odessa. Lors d'un séjour de détente au bord de la mer Noire, Boris avait croisé la superbe Julya sur la plage d'Arcadia. Un vrai coup de foudre, une *love story* slave. Elle avait quatre ans de moins que lui ; il était jeune avocat, elle avait appris le français dans ses cours de commerce international, il l'invita à découvrir, non pas la France, puisqu'elle



connaissait Paris, mais Grenoble et les Alpes, où sa famille était installée.

Cela faisait bientôt vingt ans qu'ils étaient unis et, en cadeau de mariage pour Julya, parents et beaux-parents groupèrent leurs moyens financiers pour offrir à la jeune épouse un lieu unique en banlieue de Grenoble, plus précisément à Meylan, pour ériger un club privé. Ils le nommèrent le Bolchoï, puisque la belle aurait rêvé de devenir danseuse étoile, et Julya y trouva rapidement ses marques, pour faire de la place l'une des adresses les plus chics des nuits dauphinoises.

La rencontre achevée, depuis la salle du quartier Teisseire, il fallait à Boris une vingtaine de minutes pour rallier la maison familiale de Meylan, par la RN87. Il savait que sa femme rentrerait tard, comme un peu tous les soirs. Il lui adressa un message pour lui livrer un rapide compte-rendu de la rencontre et lui annoncer que, le lendemain matin, il n'avait pas de rendez-vous particulier. Il aurait donc tout le loisir de lui en dire davantage, dès qu'elle serait réveillée. Elle ne répondit pas à son message, mais elle était très accaparée par le Bolchoï et sa clientèle. Car si l'entreprise était un succès, Julya donnait beaucoup d'elle-même pour satisfaire les membres du club.

Boris plongea dans ses pensées en s'installant à son volant. Ce qui se préparait ne lui plaisait guère. Comme beaucoup, il pensait que le Tsar avait élu domicile dans la région dans un but précis, sans parvenir à saisir quel intérêt supérieur le poussait à investir de la sorte. Créer de toutes pièces la station idéale de sports d'hiver, presque autonome sur le plan énergétique, à dimension humaine, dans le respect de

la nature environnante, telle était sa réponse officielle. Bien sûr, un lieu réservé à une clientèle fortunée, pour rentrer dans ses frais, premier écueil, mais rien d'illicite. Des gens épris d'écologie, mais dotés de bons moyens financiers, qui accepteraient par exemple d'emprunter un traîneau tiré par des chiens pour monter vers le haut des pistes, cela n'avait rien de choquant. Ou encore des clients qui s'engageaient à ne manger que des produits naturels issus de la région, par respect pour l'environnement. Mais Boris savait que ce projet parfaitement irréprochable cachait d'autres visées, même si personne ne pouvait définir lesquelles, ce qui l'agaçait passablement.

Le maire de Grenoble, Philippe Dulac, était lui-même convaincu que le projet cachait un loup ; que le Tsar était un opportuniste qui avait plus d'un tour dans son sac. Personne n'était dupe : la valise diplomatique « portée » par le bras droit de Volodine, Alexander Peshin, alimentait bien des rumeurs. Cette valise qui n'était bien sûr pas qu'une simple valise, mais souvent le contenu entier d'une soute d'avion, contenu considéré comme du matériel technique et diplomatique, aussi volumineux, était-il. Les différentes marchandises qui transitaient sous couvert d'immunité — comme Alexander Peshin était un diplomate attaché à l'ambassade de Russie à Paris — ne faisaient pas l'objet du moindre contrôle douanier, pas plus que les personnels de l'aéroport n'étaient autorisés à les fouiller. Tous avaient des consignes pour laisser faire et ne rien dire. Le flux s'intensifiant, d'année en année, la suspicion enflait forcément, elle aussi.

Lorsque Boris Gordanov arriva à son domicile, il nota de la lumière dans le salon et pensa que Julia avait laissé les clés du Bolchoï à son second — charge à lui de fermer l'établissement — pour revenir plus vite auprès de son époux. Il rangea sa voiture dans le garage au sous-sol, attrapa son imperméable et son attaché-case avant de monter l'escalier qui le menait au vestibule. Une fois dans le salon, il découvrit sa femme entourée par deux hommes aux mines patibulaires. Il manqua de défaillir, avant que le plus grand des deux ne lui ordonne de s'asseoir. Ils avaient à discuter. Encore abasourdi, l'avocat obtempéra.

— Alors, comme cela, tu vas écouter les bêtises du maire ? questionna le chef du duo, en russe. Toi aussi, tu veux chasser le Tsar de la région ?

— Non, pas du tout, je voulais simplement découvrir les arguments des uns et des autres pour justifier le refus de l'installation de la station, déclara Boris Gordanov, lui aussi dans la langue de Pouchkine, en croisant le regard de son épouse, totalement affolée. Laissez Julia tranquille, vous n'avez pas le droit de la toucher.

— Pourtant tu es Russe, toi aussi, comme Volodine, répliqua ce gars que l'avocat n'avait jamais croisé jusqu'alors. Entre compatriotes, nous devrions tous être solidaires, quand même ? Elle, je peux comprendre, c'est une bâtarde d'Ukrainienne, mais toi... Elle ne t'aurait pas retourné le cerveau, à tout hasard ?

— Je mène mes affaires, comme ma femme mène les siennes, en faisant abstraction de toutes ces notions qui divisent, expliqua Boris Gordanov, calme en apparence. Sergeï Volodine poursuit les siennes à

sa guise, ce n'est pas parce que nous ne sommes pas amis dans la vie que je cultive de l'antipathie à son égard. Les temps ont changé, à présent, entre Rouges et Blancs, non...

— Oui, mais elle, ta femme, l'Ukrainienne...

— Elle accueille Volodine, son ami Peshin et tous leurs invités au Bolchoï avec la même gentillesse que les autres clients, insista l'avocat, pour défendre son épouse, forcément sur la sellette.

— Il se dit pourtant que, dans le privé, tu ne te gênes pas pour exprimer tout le mal que tu penses du Tsar, enchaîna le grand brun d'environ quarante-cinq ans, toujours en langue russe, tandis que son copain restait derrière Julya Gordanov, une main posée sur son épaule, prêt à agir. Alors, ces griefs de ta part viennent-ils vraiment de toi, ou bien c'est elle qui te les souffle à l'oreille ?

— Comme beaucoup de personnes, j'ai du mal à percevoir ses véritables intentions et, plus que de l'acrimonie, je cultive une certaine méfiance ; mais cela s'arrête là. Les élus craignent que le projet de station verte cache un loup... Je veux dire, un autre projet moins honnête, d'autres intentions plus mercantiles.

— Que veux-tu dire exactement ?

— Les responsables politiques ne sont pas dupes sur le contenu de certaines valises diplomatiques transportées par Alexander Peshin, comme sur le fait que l'aéroport de Saint-Geoirs devient une plateforme de plus en plus importante vers la Russie. Monsieur Volodine n'a pas bâti sa fortune uniquement avec des business légaux, comme bon nombre de milliardaires de par le monde, de toute nationalité...

— Nous y voilà ! Il est riche, donc il est suspect. Comme si tous tes clients étaient des gens honnêtes, Boris ! Comme si le fric de ton beau-père ukrainien, qui a servi à Julya à se payer son temple de la nuit, était propre... Comme si cette même vipère de Julya, ici présente, ne se sert pas au passage, sur les comptes de sa société. Vous êtes deux anges purs et le Tsar, c'est le diable... Tu n'aurais jamais dû assister à la rencontre de ce soir, maître Gordanov, tu aurais dû rester neutre, comme jusqu'alors...

— Je n'ai jamais posé le moindre problème à monsieur Volodine, à ce que je sache, et...

— Pour lui montrer que tu apprécies réellement sa présence à Grenoble, tu vas lui noter le nom des quatorze participants à la rencontre de ce soir, ordonna le visiteur, de sa voix grave. Oui, selon un ami planqué dans les environs, vous étiez quatorze à sortir de la salle. Quatorze personnes qui avaient tellement la trouille de se faire repérer qu'elles avaient décidé de se retrouver dans une petite salle d'une banlieue discrète de la ville. Pour dire comme ces conspirateurs avaient la conscience peu tranquille. Tu vois, ta marge de manœuvre est faible. Si tu éprouvais des états d'âme, sache que le Bolchoï partirait en fumée dans la nuit, peut-être même avec sa patronne à l'intérieur. Ça ferait une Ukrainienne de moins, après tout.

L'homme balança un bloc-notes et un stylo sur la table de la salle à manger. Boris Gordanov hésita un moment avant de céder au chantage. Il vit le second agripper Julya, toujours muette, par le haut de sa robe bleu nuit avant de la lever de son fauteuil en lui agrippant les cheveux pour mieux la tenir en respect.

— Ne touchez pas à ma femme, sinon je vous promets que...

— Sinon tu nous promets que quoi, maître Gordanov ? questionna le caïd en sortant une arme de poing de son blouson. Tu te crois de taille à te mesurer à nous ? Tu crois que tu pourrais t’y opposer, si nous décidions de nous occuper de Julya devant tes yeux ? Un programme qui nous tente bien pour plusieurs raisons : d’abord son origine, ensuite parce que nous adorons les meneuses de revue d’un peu plus de quarante ans, enfin parce qu’elle n’avait pas le droit d’appeler sa boîte le Bolchoï. Allez, prends le stylo et mets-toi au boulot.

Un quart d’heure plus tard, Boris Gordanov avait vendu ses treize camarades, du maire de la ville au député du coin, en passant par une conseillère départementale, un autre avocat, une notaire, le président de la Chambre de Commerce et d’Industrie, deux agents immobiliers et quelques autres notables qu’il connaissait moins. Il n’était pas fier de lui, ils se doutaient qu’eux aussi allaient recevoir une désagréable visite dans les prochains jours, mais il n’avait pas le choix, s’il voulait éviter le pire à Julya. De toute manière, personne ne saurait que la fuite vient de lui, finit-il par concevoir, pour soulager sa conscience.

— Bien, tu vois, ce n’était pas bien compliqué de balancer ces ordures, Boris, s’amusa le chef du duo, en tapotant la joue de l’avocat qui venait de se relever de sa chaise, pour l’humilier un peu plus. Tu viens de sauver ton épouse de petits désagréments. Maintenant, tu vas nous accompagner jusqu’à ton cabinet, histoire de voir la nature des affaires que tu

traites avec tes clients. Vassili, récupère le portable de Julya et coupe la connexion de la maison, qu'elle ne puisse pas avertir l'extérieur de notre visite. Ma chérie, si tu cherches à fuir pour prévenir des amis, sache que des potes sont autour de la maison, prêts à t'intercepter. Et quand on leur a montré une photo de toi, ils ont tous prié pour que tu ne sois pas obéissante, figure-toi... Allez, Boris, j'espère que tu as les clés de ton cabinet.

L'avocat n'eut pas d'autre choix que d'obéir. Il ne put même pas faire une bise à son épouse, complètement terrorisée. Il grimpa à l'arrière de la voiture au volant de laquelle se trouvait déjà un chauffeur, fut entouré par les deux agresseurs et nota très vite que le véhicule ne prenait pas la direction de Grenoble, où se situait son cabinet, mais montait en direction de Chamrousse. Il s'inquiéta et demanda des explications, il ne reçut pas de réponses. Il se passa de bonnes minutes, plus d'une demi-heure, et l'avocat comprit qu'on le menait en direction du lac Achard, à près de deux mille mètres d'altitude. Effectivement, une fois la station de Chamrousse dépassée, le véhicule s'arrêta sur les bords du lac et Boris Gordanov fut sommé de descendre.

— On s'est laissé dire que, dans ta jeunesse, tu avais pratiqué de la natation en compétition, lança le chef, tout en tournant sa lampe torche vers les eaux du lac. Un aller-retour ne devrait pas représenter une distance insurmontable, pour toi. Et puis, la température de l'eau n'est pas si basse que cela, il existe des coins de Russie où des gens cassent la glace pour se baigner. Moi, je suis né près du lac Baïkal, figure-toi... Mets-toi en slip, tu seras plus à l'aise

pour nager. Allez, dépêche-toi, on n'a pas que cela à faire. Et puis, si tu n'es pas obéissant, on appelle nos copains pour leur demander d'aller rendre une petite visite à la jolie Julya... Allez, l'avocat, tu as deux minutes pour te jeter à l'eau...

Boris Gordanov finit par obéir et, après s'être trempé les pieds, les mollets, les jambes, il se lança dans un crawl efficace. Il se passa trente secondes, le temps qu'il s'éloigne un peu du bord, pris dans les faisceaux des deux lampes de forte puissance, avant que le chef ne sorte son flingue et n'abatte le nageur de trois balles dans la tête. Le corps resta un moment à la surface de l'eau, avant de couler lentement. Ils attendirent encore un moment, par sécurité, pour s'assurer qu'il était bien mort. Ils savaient que le corps remonterait sans doute, mais bien plus tard. Et avant qu'on ne le remarque, en ce lieu pas bien fréquenté...

Ils récupérèrent les effets de l'avocat et savaient ce qu'ils avaient à faire, par la suite, convaincus que Julya ne prendrait pas le risque de tenter de s'enfuir, car n'ayant aucun moyen de prévenir qui que ce soit de leur venue, et n'ayant que très peu de moyens de les identifier. De toute manière, une fois l'alerte donnée, ils auraient quitté le territoire français depuis plusieurs heures.

Une fois dans leur véhicule, ils appelèrent le commanditaire pour lui annoncer que son petit problème était résolu.

À suivre !...